



# LE CID

Pierre Corneille

texte intégral

# Sommaire

## ACTE PREMIER

SCÉNE PREMIÈRE

SCÉNE II

SCENE III

SCENE IV

SCENE V

SCENE VI

## ACTE II

SCENE PREMIERE

SCÉNE II

SCÉNE III

SCÉNE IV

SCENE V

SCENE VI

SCENE VII

SCENE VIII

## ACTE III

SCÉNE PREMIÈRE

SCENE II

SCENE III

SCENE IV

SCENE V

SCENE VI

## ACTE IV

SCENE PREMIERE

SCÉNE II

SCENE III

SCENE IV

SCENE V

ACTE V

SCENE PREMIERE

SCÉNE II

SCENE III

SCENE IV

SCENE V

SCENE VI

SCENE VII

## **ACTE PREMIER**

### **SCÈNE PREMIÈRE**

CHIMÉNE, ELVIRE

CHIMÉNE

Elvire, m'as-tu fait un rapport bien sincère ?  
Ne déguises-tu rien de ce qu'a dit mon père ?

ELVIRE

Tous mes sens à moi-même en sont encore charmés:  
Il estime Rodrigue autant que vous l'aimez,  
Et si je ne m'abuse à lire dans son âme, Il vous commandera  
de  
répondre à sa flamme.

CHIMÉNE

Dis-moi donc, je te prie, une seconde fois  
Ce qui te fait juger qu'il approuve mon choix ;  
Apprends-moi de nouveau quel espoir j'en dois prendre ;  
Un si charmant discours ne se peut trop entendre ;  
Tu ne peux trop promettre aux feux de notre amour  
La douce liberté de se montrer au jour  
Que t'a-t-il répondu sur la secrète brigue  
Que font auprès de toi don Sanche et don Rodrigue ?  
N'as-tu point trop fait voir quelle inégalité  
Entre ces deux amants me penche d'un côté ?

ELVIRE .

Non, j'ai peint votre coeur dans une indifférence  
Qui n'enfle d'aucun d'eux ni détruit l'espérance,  
Et sans les voir d'un oeil trop sévère ou trop doux,

Attends l'ordre d'un père à choisir un époux.  
Ce respect l'a ravi, sa bouche et son visage  
M'en ont donné sur l'heure un digne témoignage,  
Et puisqu'il vous en faut encore faire un récit, voici d'eux et  
de

vous ce qu'en hâte il m'a dit :

“ Elle est dans le devoir, tous deux sont dignes d'elle,  
Tous deux formés d'un sang noble, vaillant, fidèle, Jeunes,  
mais

qui font lire aisément dans leurs yeux L'éclatante vertu de  
leurs

braves aïeux.

Don Rodrigue surtout n'a trait en son visage  
Qui d'un homme de cœur ne soit la haute image,  
Et sort d'une maison si féconde en guerriers,  
Qu'ils y prennent naissance au milieu des lauriers.

La valeur de son père en son temps sans pareille,  
Tant qu'a duré sa force, a passé pour merveille ;  
Ses rides sur son front ont gravé ses exploits,  
Et nous disent encore ce qu'il fut autrefois.

Je me promets du fils ce que j'ai vu du père ;  
Et ma fille, en un mot, peut l'aimer et me plaire. ”

Il allait au conseil, dont l'heure qui pressait  
A tranché ce discours qu'à peine il commençait ;  
Mais à ce peu de mots je crois que sa pensée  
Entre vos deux amants n'est pas fort balancée.

Le roi doit à son fils élire un gouverneur,  
Et c'est lui que regarde un tel degré d'honneur ;  
Ce choix n'est pas douteux, et sa rare vaillance  
Ne peut souffrir qu'on craigne aucune concurrence.

Comme ses hauts exploits le rendent sans égal,  
Dans un espoir si juste il sera sans rival ;

Et puisque don Rodrigue a résolu son père  
Au sortir du conseil à proposer l'affaire,  
Je vous laisse à juger s'il prendra bien son temps,  
Et si tous vos désirs seront bientôt contents.

CHIMÉNE

Il semble toutefois que mon âme troublée  
Refuse cette joie, et s'en trouve accablée :  
Un moment donne au sort des visages divers,  
Et dans ce grand bonheur je crains un grand revers.

ELVIRE

vous verrez cette crainte heureusement déçue.

CHIMÉNE

Allons, quoi qu'il en soit, en attendre l'issue.

## SCÈNE II

L'INFANTE, LÉONOR, UN PAGE

L'INFANTE

Page, allez avenir Chiméne de ma part  
Qu'aujourd'hui pour me voir elle attend un peu tard,  
Et que mon amitié se plaint de sa paresse.  
Le page rentre.

LÉONOR

Madame, chaque jour même désir vous presse ;  
Et dans son entretien je vous vois chaque jour  
Demander en quel point se trouve son amour

L'INFANTE

Ce n'est pas sans sujet :  
je l'ai presque forcée à recevoir les traits dont son âme est  
blessée.  
Elle aime don Rodrigue, et le tient de ma main,  
Et par moi don Rodrigue a vaincu son dédain ;  
Ainsi de ces amants ayant formé les chaînes,  
Je dois prendre intérêt à voir finir leurs peines.

LÉONOR

Madame, toutefois parmi leurs bons succès vous montrez un chagrin qui va jusqu'à l'excès.

Cet amour, qui tous deux les comble d'allégresse,

Fait-il de ce grand coeur la profonde tristesse,

Et ce grand intérêt que vous prenez pour eux vous rend-il malheureuse alors qu'ils sont heureux ?

Mais je vais trop avant, et deviens indiscreète.

L'INFANTE

Ma tristesse redouble à la tenir secrète.

Écoute, écoute enfin comme j'ai combattu,

Écoute quels assauts brave encore ma vertu.

L'amour est un tyran qui n'épargne personne :

Ce jeune cavalier cet amant que je donne, Je l'aime.

LÉONOR

Vous l'aimez !

L'INFANTE

Mets la main sur mon coeur

Et vois comme il se trouble au nom de son vainqueur,

Comme il le reconnaît.

LÉONOR

Pardonnez-moi, madame,

Si je sors du respect pour blâmer cette flamme,

Une grande princesse à ce point s'oublier

Que d'admettre en son coeur un simple cavalier !

Et que dirait le roi, que dirait la Castille ?

vous souvient-il encore de qui vous êtes fille ?

L'INFANTE

Il m'en souvient si bien que j'épandrai mon sang,

Avant que je m'abaisse à démentir mon rang.

Je te répondrais bien que dans les belles âmes

Le seul mérite a droit de produire des flammes ;  
Et si ma passion cherchait à s'excuser Mille exemples  
fameux  
pourraient l'autoriser ;  
Mais je n'en veux point suivre où ma gloire s'engage ;  
La surprise des sens n'abat point mon courage ;  
Et je me dis toujours qu'étant fille de roi  
Tout autre qu'un monarque est indigne de moi.  
Quand je vis que mon coeur ne se pouvait défendre,  
Moi-même je donnai ce que je n'osais prendre.  
Je mis, au lieu de moi, Chiméne en ses liens,  
Et j'allumai leurs feux pour éteindre les miens.  
Ne t'étonne donc plus si mon âme gênée  
Avec impatience attend leur hyménée ;  
Tu vois que mon repos en dépend aujourd'hui.  
Si l'amour vit d'espoir il périt avec lui ;  
C'est un feu qui s'éteint, faute de nourriture ;  
Et malgré la rigueur de ma triste aventure,  
Si Chiméne a jamais Rodrigue pour mari  
Mon espérance est morte, et mon esprit guéri.  
Je souffre cependant un tourment incroyable.  
Jusques à cet hymen Rodrigue m'est aimable :  
Je travaille à le perdre, et le perds à regret ;  
Et de là prend son cours mon déplaisir secret.  
Je vois avec chagrin que l'amour me contraigne à pousser  
des  
soupirs pour ce que je dédaigne ;  
Je sens en deux partis mon esprit divisé.  
Si mon courage est haut, mon coeur est embrasé.  
Cet hymen m'est fatal, je le crains, et souhaite :  
Je n'ose en espérer qu'une joie imparfaite.  
Ma gloire et mon amour ont pour moi tant d'appas,  
Que je meurs s'il s'achève ou ne s'achève pas.

LÉONOR

Madame, après cela je n'ai rien à vous dire,